

L'expérience de la littérature et la lecture littéraire

Il existe différentes façons de faire l'expérience de la littérature : l'écriture, la mise en spectacle (production théâtrale, adaptation cinématographique, récital de poésie, lecture publique), la critique (médiatique ou savante), l'enseignement, la recherche. Mais la plus commune façon de faire l'expérience de la littérature est la lecture d'œuvres ou de textes littéraires. C'est la façon qu'a privilégiée l'école québécoise, et ce, à tous les niveaux, de l'école primaire au cégep, pour amener élèves et étudiants à faire l'expérience de la littérature. Au cégep, elle a même fait de cette pratique le principal objet d'apprentissage de la littérature qu'elle leur propose (Gouvernement du Québec, 2009), inscrivant ainsi son enseignement dans une approche centrée sur la « lecture littéraire », subordonnant à cette dernière l'approche historique et culturelle, l'approche générique et l'approche conceptuelle (Simard, Dufays, Dolz & Garcia-Debanc, 2010).

La lecture littéraire met en relation un sujet (le lecteur) et un objet (une œuvre littéraire). Il s'opère, dans cette relation, un double travail. La lecture appelle, d'une part, un travail du lecteur sur l'œuvre. Les œuvres littéraires sont des objets polysémiques, dont le sens, donc, n'est pas sûr et n'est pas donné d'emblée. Aussi exigent-elles de la part du lecteur qu'il en révèle et en explore les multiples significations et qu'il cherche à établir le sens le plus plausible, le plus probable, ce qui suppose un travail de compréhension et d'interprétation. La lecture méthodique, objective et savante, demeure encore aujourd'hui la manière la plus accréditée par l'institution scolaire pour mener à bien ce travail, ainsi qu'en témoignent au Québec les prescriptions ministérielles pour l'enseignement de la littérature au cégep. La mise en application de cette approche a néanmoins fait l'objet de critiques sévères; on lui a reproché, notamment, ses dérives vers le formalisme et le technicisme (Goulet, 2000; Langlade, 2004; Todorov, 2007). Et il s'est développé, en marge de ces critiques et dans l'héritage laissé par Eco (1985), Iser (1985) et Jauss (1978, 1988), pour ne nommer que ceux-là, tout un courant de pensée visant à reconnaître la participation du lecteur comme sujet à la construction des œuvres et à l'élaboration de leur sens (Rouxel et Langlade, 2004; Dufays, 2010; Mazauric, Fourtanier et Langlade, 2011). Ce courant de pensée reste toutefois inscrit dans le paradigme qui fait du sens du texte l'enjeu premier de la lecture littéraire et de la construction de l'œuvre sa fin ultime.

Il y a, d'autre part, dans la lecture littéraire, tout un travail des œuvres sur le lecteur. L'idée, certes, n'est pas nouvelle¹, mais elle mérite d'être reconsidérée, ne serait-ce que pour mieux prendre la mesure de la part jouée par le sujet lecteur dans l'élaboration du sens des œuvres. Les œuvres littéraires, faut-il le rappeler, agissent sur le lecteur, elles le transforment : elles enrichissent son imaginaire, sa sensibilité, son intelligence, elles raffinent son jugement et elles lui font découvrir des usages inusités et originaux de la langue. Observée sous cet angle, la pratique de la lecture littéraire s'inscrit dans un autre paradigme, dans un autre ordre de finalité que celui de la construction du sens des œuvres lues. Elle a partie liée avec l'élévation de la personne vers l'humanité qui constitue sa nature même. Qu'enseigne en effet la littérature, sinon à devenir plus humain? « *Homo sum : humani nihil a me alienum puto* », dit le poète², c'est-à-dire : « Je suis homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Telle est la fin que nous indique la phrase du poète, qu'il nous faut ici prendre dans un sens prescriptif : que rien de ce qui est humain ne nous soit étranger. Or, chaque être humain souffre, comme l'a si bien formulé Jean-François Mattéi, d'un « déficit ontologique » (1999), d'un manque d'être, d'une carence initiale qu'il est

¹ On a longtemps pensé la lecture, y compris celle d'œuvres littéraires, comme ayant pour objet l'édification du lecteur, comme on a souvent craint les effets pervers de la lecture, particulièrement sur les lectrices (Adler et Bollmann, 2006).

² Il s'agit, bien sûr, de Térence, comique latin (185-159 av. J.-C.). La phrase est tirée de la pièce *Le Bourreau de soi-même*.

de son devoir de combler et sur laquelle repose son besoin d'éducation. L'expérience de la littérature, conduite à travers la lecture, participe de ce vaste processus d'humanisation de soi-même, d'enrichissement de son être, de son humanité par l'autre. Car faire l'expérience de la littérature, à travers la lecture d'une œuvre, c'est bel et bien à chaque fois recommencer **l'expérience de l'altérité** :

- l'expérience d'un autre **imaginaire**, d'une créativité autre, qui propose images, personnages, histoires et récits ;
- l'expérience d'une autre **sensibilité**, d'une voix autre, qui offre sensations, émotions, sentiments, états d'âme autrement exprimés ;
- l'expérience d'une autre **intelligence**, d'un regard autre sur le monde et sur la condition humaine, et qui en livre une autre vision, une autre idée, une autre compréhension ;
- l'expérience d'un autre **jugement**, d'une pensée autre, qui suggère d'autres façons d'apprécier la beauté des choses, de juger du bien des actions humaines, individuelles et collectives ; qui propose, sur les plans esthétique, éthique et politique, des valeurs, des attitudes, des comportements, des actions, des dilemmes, des points de vue ;
- une autre expérience de la **langue**, l'expérience d'une langue autre que celle employée dans l'usage quotidien.

C'est sur cette conception de l'expérience de la littérature comme expérience d'humanisation de soi et comme expérience de l'altérité, à travers laquelle l'individu se transforme et devient de plus en plus « soi-même comme un autre », pour reprendre non seulement les mots mais la pensée de Paul Ricœur, qu'est fondé, en partie du moins, l'enseignement de la littérature ici proposé.

La représentation de la littérature

L'enseignement que nous proposons repose sur une représentation de la littérature qu'il est possible de décliner en cinq propositions simples. **La littérature est d'abord un lieu d'invention.** Les écrivains inventent des histoires, des récits, ils créent des images et des personnages, et trouvent des manières originales de les raconter et de les présenter. Ils contribuent ainsi à l'enrichissement de notre imaginaire. **La littérature est aussi un lieu d'expression.** Les écrivains donnent vie et forme aux impressions ressenties par les êtres humains : ils expriment des sensations, des émotions, des sentiments, des états d'âme, et d'une telle manière que ces impressions échappent à l'oubli et à l'habitude, et trouvent, par le biais de l'écriture, des formes qui en permettent la conservation et la compréhension. (Proust, 1927). **La littérature est également un lieu de savoir.** Les écrivains nous proposent des idées sur l'être humain, sur le monde, sur le sens de l'existence, sur l'enfance, sur l'amour, sur la liberté, sur le bonheur, sur le mal, sur la barbarie, sur la mort, sur le deuil, bref, sur toutes les composantes de l'expérience humaine (Compagnon, 2007). C'est que la littérature cherche, à travers la fiction et la représentation du singulier, à rendre compte de la vérité du monde et de la condition humaine dans toute sa richesse, ses nuances et sa complexité. **La littérature est un lieu de pensée, d'appréciation du bon et du beau, de proposition de modes de conduite individuels et collectifs.** Les écrivains nous proposent, à travers leurs œuvres, des réflexions sur des valeurs, des principes et des dilemmes, de nature éthique, politique et esthétique, qui éclairent et raffinent notre jugement. **La littérature est enfin un lieu d'expérimentation, de jeu, elle est un « laboratoire langagier »** (Legros, 2000). Les écrivains jouent avec la langue, avec les mots, avec la syntaxe, ils en font un usage original ou inusité. Ils « attaquent » la langue et, avec les mots, ils produisent de la beauté. Ils nous font ainsi découvrir d'autres usages de la langue que celui que nous pratiquons dans la vie quotidienne.

Bibliographie

- ADLER, Laure et BOLLMANN, Stefan (2006). *Les femmes qui lisent sont dangereuses*. Paris : Flammarion.
- COMPAGNON, Antoine (2007). *La littérature, pour quoi faire ?*. Paris : Collège de France/Fayard.
- DESCOTES, Michel (1989). *La lecture méthodique. De la construction du sens à la lecture méthodique*. Toulouse : CRDP.
- DUFAYS, Jean-Louis (2010). *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*. Bruxelles : Peter Lang.
- ECO, Umberto (1985). *Lector in Fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset.
- GOULET, Marcel (2000). « L'enseignement de la littérature au collégial et la technicisation de la lecture littéraire », in *Enseigner la littérature au cégep. Réflexions, analyses, témoignages* (39-62). Montréal : Centre d'études québécoises, Département d'études françaises, Université de Montréal, « Cahiers de recherche », 16.
- GOVERNEMENT DU QUÉBEC, MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION, DU LOISIR ET DU SPORT, ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DIRECTION DES AFFAIRES UNIVERSITAIRES ET COLLÉGIALES. (2009). *Formation générale commune, propre et complémentaire aux programmes d'études conduisant au diplôme d'études collégiales*.
- ISER, Wolfgang (1985). *L'acte de lecture*. Bruxelles : Éditions Mardaga.
- JAUSS, Hans-Robert (1978). *Pour une esthétique de la réception*. Paris : Gallimard.
- JAUSS, Hans-Robert (1988). *Pour une herméneutique littéraire*. Paris : Gallimard.
- LANGLADE, Gérard (2001). « Et le sujet lecteur dans tout ça ? ». *Enjeux*, 51-52, 53-62.
- LANGLADE, Gérard (2004). Sortir du formalisme, accueillir les lecteurs réels. *Le littéraire et le social. Le français aujourd'hui*, 145, 85-96.
- LEGROS, Georges (2000). « Quelle littérature enseigner? », in M.-J. Fourtanier et G. Langlade (éd.), *Enseigner la littérature*, Actes du colloque « Enjeux didactiques des théories du texte dans l'enseignement du français » (19-30). Paris-Toulouse : CRDP Midi-Pyrénées/Delagrave.
- MATTÉI, Jean-François (1999). *La barbarie intérieure. Essai sur l'immonde moderne*. Paris : PUF.
- MAZAURIC, Catherine, FOURTANIER, Marie-José et LANGLADE, Gérard (dir.) (2011). *Le texte du lecteur*. Bruxelles : Peter Lang.
- PROUST, Marcel (1970 [1927]). *À la recherche du temps perdu. VIII. Le temps retrouvé*. Paris : Gallimard
- RICCEUR, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- ROUXEL, Annie et LANGLADE, Gérard (dir.) (2004). *Le sujet lecteur. Lecture subjective et enseignement de la littérature. Actes du colloque Sujets lecteurs et enseignement de la littérature organisé par l'université Rennes 2 et l'IUFM de Bretagne, les 29, 30 et 31 janvier 2004*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- SIMARD, Claude, DUFAYS, Jean-Louis, DOLZ, Joaquim et GARCIA-DEBANC, Claudine (2010). *Didactique du français langue première*. Bruxelles : De Boeck.
- TODOROV, Tzvetan (2007). *La littérature en péril*. Paris : Flammarion.